

Introduction et résumé

Les grandes lignes du développement mondial

Au cours du dernier millénaire, la population mondiale a été multipliée par 22, le revenu par habitant par 13 et le PIB mondial par près de 300. Cette progression contraste radicalement avec celle enregistrée au cours du millénaire précédent : la population mondiale n'avait alors augmenté que d'un sixième et le revenu par habitant stagné.

De l'an 1000 jusqu'en 1820, la croissance du revenu par habitant a été très lente, la moyenne mondiale progressant d'environ 50 pour cent ; l'essentiel de la croissance a été consacré à satisfaire les besoins d'une population multipliée par quatre.

Depuis 1820, le développement mondial est bien plus dynamique : le revenu par habitant a augmenté plus de huit fois et la population plus de cinq fois. En outre, la croissance du revenu par habitant n'est pas l'unique indicateur du bien-être. Sur le long terme, l'espérance de vie s'est considérablement allongée : en l'an 1000, l'espérance de vie d'un enfant était d'environ 24 ans ; un tiers des enfants mourait avant l'âge de un an ; la famine et les épidémies faisaient des ravages parmi les survivants. Jusqu'en 1820, l'espérance de vie progresse mais de façon quasi imperceptible, et essentiellement en Europe occidentale. C'est surtout depuis cette date que les progrès ont été flagrants : de nos jours, un enfant peut espérer vivre en moyenne 66 ans.

Le processus de croissance a été irrégulier, dans le temps comme dans l'espace. L'amélioration de l'espérance de vie et l'augmentation du revenu ont été plus rapides en Europe occidentale, en Amérique du Nord, en Australasie et au Japon. En 1820, ce groupe affichait un niveau de revenu deux fois supérieur à celui du reste du monde. En 1998, l'écart était de sept à un. Entre les États-Unis (le premier pays du monde aujourd'hui) et l'Afrique (la région la plus pauvre), l'écart est désormais de 20 à un et il ne cesse de se creuser. La divergence est nette mais pas inéluctable. Ces 50 dernières années, les pays émergents d'Asie ont montré qu'un rattrapage était possible, même avec des écarts importants. La croissance économique mondiale a toutefois considérablement ralenti depuis 1973, et les progrès enregistrés en Asie ont été contrebalancés par la stagnation et la régression dans d'autres parties du monde.

Objet de cette étude

Cette étude vise à quantifier de manière exhaustive les évolutions sur le long terme de la population et du revenu mondiaux ; à identifier les forces qui expliquent la réussite des pays riches ; à recenser les obstacles qui ont freiné certaines régions ; ainsi qu'à examiner l'interaction qui existe entre les pays riches et les autres, afin d'évaluer dans quelle mesure la politique des pays occidentaux est responsable du retard du reste du monde.

Les enquêtes sur les performances économiques à long terme n'ont rien d'original. Dès 1776, les travaux fondateurs de Adam Smith adoptent une perspective très large. D'autres ont suivi avec des objectifs tout aussi ambitieux. La démographie historique¹ a également fait des progrès spectaculaires ces dernières années. L'originalité de notre étude réside en ce qu'elle quantifie systématiquement les résultats économiques et en propose une comparaison.

Dans le passé, la recherche quantitative en histoire économique a porté essentiellement sur les XIXe et XXe siècles, périodes où la croissance a été la plus rapide. Si l'on veut remonter au-delà, il faut utiliser des preuves moins bien établies et recourir davantage à des hypothèses ou à des estimations. Cet exercice est néanmoins nécessaire, utile et important, car les différences dans le rythme et le mode d'évolution des principales régions de l'économie mondiale plongent leurs racines dans le passé lointain.

La quantification permet d'élucider les questions mal résolues par l'analyse qualitative. Elle est par ailleurs plus facilement contestable et se prête à la réfutation. Elle permet en cela d'affiner les débats entre experts, de faire naître de nouvelles hypothèses contradictoires, et contribue donc à la dynamique du processus de recherche. A cette fin, les données quantitatives et la nature des procédures d'estimation doivent être décrites en toute transparence, de sorte qu'un lecteur qui aurait une opinion différente puisse enrichir ou rejeter tout ou partie des données fournies, ou introduire d'autres hypothèses. L'analyse des chapitres 1, 2 et 3 est étayée par six annexes dont l'objectif est de fournir cette indispensable transparence.

Les causes de la croissance économique

L'augmentation de la population et du revenu au cours du dernier millénaire s'est appuyée sur trois processus interactifs :

- a) la conquête ou la colonisation de zones relativement peu peuplées, dotées de terres fertiles, de ressources biologiques nouvelles, ou d'un bon potentiel de prise en charge des transferts de population, de cultures et de bétail ;
- b) les échanges internationaux et les mouvements de capitaux ;
- c) l'innovation technologique et institutionnelle.

a) La conquête ou la colonisation

Ce processus est illustré par la colonisation chinoise des terres quasiment vides et marécageuses au Sud du Yang-tseu-kiang, et par l'introduction de nouvelles variétés de riz à mûrissement rapide venues du Vietnam et adaptées à des récoltes multiples. Ce processus se déroula entre le VIIIe et le XIIIe siècles, période pendant laquelle la croissance démographique s'accéléra, le revenu par habitant progressa d'un tiers et la répartition de la population et de l'activité économique fut totalement transformée. Au VIIIe siècle, un quart seulement de la population chinoise vivait au Sud du Yang-tseu-kiang ; au XIIIe siècle, plus des trois quarts. La nouvelle technologie nécessitait davantage de main-d'œuvre et la productivité augmenta donc moins que le revenu par habitant².

La rencontre de l'Europe et des Amériques constitue un autre exemple, encore plus frappant. L'existence même de ce continent a été ignorée des Européens jusqu'en 1492, date du voyage de Christophe Colomb³. Sa découverte a permis d'exploiter des zones immenses, très faiblement peuplées pour la plupart. Le Mexique et le Pérou étaient les pays les plus développés et les plus densément peuplés, mais leur conquête a été rapide et les trois quarts de la population ont été décimés par les maladies introduites par inadvertance par les Européens. Le nouveau continent pratiquait des cultures inconnues ailleurs, comme le maïs, les pommes de terre, les patates douces, le manioc, les piments, les tomates, les arachides, les ananas, le cacao et le tabac. Toutes furent introduites en Europe, en

Afrique et en Asie, ce qui permit de consolider le potentiel productif de ces régions et leur capacité à soutenir la croissance de la population. Réciproquement, l'introduction en Amérique de nouvelles cultures, comme le blé, le riz, la canne à sucre, la vigne, les légumes verts, les olives, les bananes et le café augmenta considérablement le potentiel du nouveau continent. On introduisit également de nouveaux animaux, comme les bovins, les porcs, les poulets, les moutons et les chèvres, mais aussi, pour le trait, les chevaux, les bœufs, les ânes et les mulets.

Les Amériques exercèrent, au début tout du moins, une forte attraction à cause de leurs importantes ressources en argent (au Mexique et au Pérou) et du développement de l'agriculture de plantation, à l'aide d'une main-d'œuvre servile importée d'Afrique. Les économies néo-européennes de l'Amérique du Nord et le cône Sud de l'Amérique latine ne se développèrent qu'ultérieurement. La population des Amériques ne retrouva son niveau de 1500 qu'au milieu du XVIIIe siècle. Le potentiel global du Nouveau Monde ne commença véritablement à se concrétiser qu'avec l'immigration européenne massive du XIXe siècle et le déplacement vers l'Ouest des frontières de production, grâce au chemin de fer.

Le décalage actuel entre les résultats économiques des Amériques — États-Unis, Amérique latine et Caraïbes — tient pour partie aux différences de dotations de ressources, mais aussi aux différences institutionnelles et sociales héritées du passé. La population indigène de l'Amérique du Nord et du Brésil, relativement peu nombreuse, a été marginalisée ou exterminée. Dans les anciennes colonies espagnoles, c'était une classe subalterne reléguée en marge de la société et, dans toutes les régions où l'esclavage a été important, les descendants des esclaves continuent d'appartenir à un groupe défavorisé. Outre cet héritage, il y a eu aussi de grandes différences, durant la période coloniale, entre les institutions de la péninsule ibérique et celles de l'Amérique du Nord. Ces différences ont influé sur les résultats économiques ultérieurs⁴.

b) Les échanges internationaux et les mouvements de capitaux

Si les échanges internationaux ont eu beaucoup d'importance dans l'ascension économique de l'Europe occidentale, leur impact a été bien moindre en Asie ou en Afrique.

Venise a joué un rôle majeur, entre l'an 1000 et 1500, pour l'ouverture des échanges en Europe (vers les Flandres, la France, l'Allemagne et les Balkans) et dans la Méditerranée. Elle a également développé les échanges de produits chinois via les routes des caravanes et les ports de la mer Noire. Elle faisait commerce de produits asiatiques, venus d'Inde et d'ailleurs, via la Syrie et Alexandrie. Ces échanges permettaient d'introduire en Europe des épices très précieuses et des soieries, mais ils ont également favorisé le transfert de technologies venues d'Asie, d'Égypte et de Byzance (production de textiles en soie et en coton, verre soufflé et culture du riz en Italie ; production et transformation de la canne à sucre dans les colonies vénitienes de Crète et de Chypre). Le développement maritime de Venise a été favorisé jusqu'à un certain point par l'amélioration des techniques de construction navale, dans son Arsenal, et par l'utilisation du compas et d'autres innovations techniques dans la navigation. Les innovations institutionnelles pour leur part — mise au point d'un système bancaire, de la comptabilité, du change et des marchés du crédit ; création d'un système solvable de finances publiques et d'un service diplomatique compétent — ont été fondamentales dans l'établissement de la suprématie économique de Venise à cette époque. Venise a aussi joué un grand rôle dans le développement intellectuel de l'Europe occidentale. C'est à elle que l'on doit les bibliothèques de manuscrits et elle fut pionnière dans l'édition de livres. Son industrie du verre fut la première à produire des lunettes à grande échelle. Venise donna une impulsion primordiale à l'Occident pendant la Renaissance, en faisant connaître les travaux des Grecs. L'université de Padoue fut l'un des grands centres d'études de l'Europe, et Galilée l'un de ses professeurs célèbres.

Les contacts de Venise avec l'Asie furent rompus par la chute de Byzance, le développement de l'empire ottoman, la chute des États croisés du Levant et l'installation du régime mamelouk en Égypte. Dans la seconde moitié du XVe siècle, c'est au Portugal que s'amorcèrent des échanges bien plus ambitieux entre l'Europe et le reste du monde.

Le Portugal a été le principal vecteur de l'expansion des échanges européens et de la navigation, de la colonisation des îles de l'Atlantique, ainsi que de l'ouverture de routes maritimes contournant l'Afrique pour aller vers l'océan Indien, la Chine et le Japon. Tout au long du XVI^e siècle, le Portugal a été le premier fournisseur d'épices pour l'Europe, usurpant là le rôle auparavant tenu par Venise. Ses navigateurs découvrirent le Brésil. Ses diplomates furent suffisamment habiles pour convaincre l'Espagne d'approuver ses revendications territoriales sur ce pays et lui laisser le monopole des échanges avec les îles aux épices des Moluques et l'Indonésie. L'empire espagnol était le plus grand en taille, mais ses seules bases importantes, en dehors des Amériques, se trouvaient aux Philippines. Quant aux deux plus grands navigateurs de l'Espagne, ce furent Christophe Colomb, né à Gênes et formé au Portugal, et Magellan, qui était Portugais.

Le Portugal a retiré de grands avantages de ses échanges et de son empire outre-mer. L'utilité stratégique d'un établissement sur la côte sud-atlantique de l'Europe, aux portes de la Méditerranée, saute aux yeux. Les pêcheurs en haute mer fournissaient au pays une grande partie de son alimentation et ils acquièrent ainsi une connaissance sans pareille des vents de l'Atlantique, du climat et des marées. Ces précieuses compétences étaient encore renforcées par le financement, par la couronne, de l'exploration atlantique, de la recherche sur la navigation, de la formation des pilotes et de la consignation des expériences maritimes, sous forme de plans de routes maritimes avec relèvements au compas et de cartographie. Les armateurs portugais de Lisbonne et de Porto adaptaient la conception de leurs bateaux en fonction de l'évolution des connaissances de la navigation sur l'Atlantique. Les plus grands changements concernent le gréement. S'ils s'attachèrent d'abord aux voiles latines, ils adoptèrent ensuite une combinaison de voiles carrées et de voiles latines pour mieux pénétrer dans l'Atlantique Sud, qu'ils modifièrent encore pour s'adapter aux trajets bien plus longs autour du cap de Bonne espérance. La réussite portugaise tient aussi à la capacité du pays à assimiler les « nouveaux chrétiens » — les marchands ou les savants juifs qui avaient joué un grand rôle dans la péninsule ibérique pendant l'occupation musulmane. Ils furent chassés d'Espagne, mais bon nombre d'entre eux se réfugièrent au Portugal où ils vinrent grossir les rangs de la communauté existante. On exigeait d'eux une conversion de pure forme. Ils furent en butte à des persécutions, mais ils apportèrent de précieuses compétences pour le développement des intérêts commerciaux portugais en Afrique, au Brésil et en Asie, ainsi que pour le progrès scientifique, servant d'intermédiaires commerciaux avec le monde musulman et attirant les capitaux génois et catalans dans les entreprises portugaises.

C'est au Portugal que l'on doit le transfert de la technologie de production et de transformation de la canne à sucre dans les îles atlantiques de Madère et de São Tomé, puis au Brésil. Le Portugal introduisit le trafic d'esclaves pour alimenter en main-d'œuvre l'industrie du Nouveau monde. Il achemina environ la moitié de tous les esclaves qui firent le voyage d'Afrique vers les Amériques entre 1500 et 1870. Dans l'Europe du XV^e siècle, le sucre était une denrée très rare et très chère. A la fin du XVIII^e siècle, c'était devenu un produit de consommation courante : les échanges en volume du sucre ont été largement supérieurs à ceux de tous les autres produits tropicaux.

A l'époque où le Portugal inaugurait ce type de liens internationaux, les relations commerciales entre les différentes régions de l'Europe du Nord étaient renforcées par le développement impressionnant de l'activité maritime des Pays-Bas. En 1570, la charge utile de la marine marchande néerlandaise était à peu près équivalente à celle des flottes anglaise, française et allemande réunies. Par habitant, elle était 25 fois plus importante que celle de ces trois pays septentrionaux.

L'expansion de la navigation et de la construction navale, la transformation de l'agriculture néerlandaise en horticulture, la création d'un large réseau de canaux, l'utilisation de l'énergie éolienne ou de la tourbe, tout cela a fait des Pays-Bas l'économie européenne la plus dynamique entre 1400 et le milieu du XVII^e siècle. Ce pays a poussé la spécialisation internationale plus loin que n'importe quel autre. La navigation et les services commerciaux représentaient une partie importante de ses revenus. Il importait des céréales et du bétail sur pied et exportait des harengs et des produits laitiers. En 1700, 40 pour cent seulement de la main-d'œuvre travaillait dans l'agriculture.

Jusqu'en 1580, les Pays-Bas faisaient partie d'une entité politique plus large. Celle-ci comprenait les Flandres et le Brabant — la zone industrielle la plus prospère d'Europe et le pendant septentrional de Venise pour les activités bancaires, les finances et les échanges internationaux. Toute la région fut sous le contrôle des Bourguignons jusqu'à la fin du XVe siècle, puis elle passa aux mains des Habsbourg, qui régnaient également sur l'Espagne. Les Hollandais se rebellèrent contre cet empire prédateur, à cause de la trop forte pression fiscale et de la répression politique et religieuse. Ils créèrent un État-nation moderne, qui protégeait les droits de propriété des marchands et des entrepreneurs, promouvait l'éducation laïque et pratiquait la tolérance religieuse.

L'élite financière et les entrepreneurs émigrèrent pour la plupart vers la nouvelle république, accompagnés par un grand nombre d'artisans parmi les plus talentueux des Flandres et du Brabant. Les Hollandais maintinrent un blocus sur l'Escaut et le port d'Anvers pendant plus de 200 ans et ils ruinèrent le monopole espagnol des échanges avec l'Afrique, l'Asie et les Amériques.

L'expérience hollandaise, de 1580 aux guerres napoléoniennes, est une illustration éloquente de la façon dont l'Europe occidentale interagit avec l'économie mondiale à cette époque.

La réussite économique initiale de la république hollandaise et sa suprématie maritime et commerciale dépendaient pour une grande part de sa réussite dans les guerres et d'une politique commerciale agressive, où elle entraînait en concurrence avec le Portugal et l'Espagne. Au XVIIIe siècle, elle avait perdu sa suprématie car deux nouveaux rivaux, l'Angleterre et la France, avaient grandement renforcé leur puissance maritime et utilisaient les mêmes techniques pour repousser les Hollandais des marchés qu'ils cherchaient à conquérir. Le volume du commerce extérieur hollandais chuta de 20 pour cent entre 1700 et 1820. Pendant cette période, les exportations du Royaume-Uni avaient augmenté en volume plus de sept fois et celles de la France avaient été multipliées par 2.75. Entre 1720 et 1820, le revenu hollandais par habitant chuta d'un sixième, alors que le revenu britannique augmentait de moitié et le revenu français d'un quart.

La Grande-Bretagne a enregistré entre les années 1680 et 1820 une croissance du revenu par habitant plus rapide que n'importe quel autre pays européen. Cela tient à l'amélioration de son système bancaire et de ses institutions financières et budgétaires, au développement de l'agriculture selon les techniques pionnières des Hollandais, mais aussi à une poussée de la productivité industrielle à la fin de la période. Le pays tira également de larges profits de l'hégémonie commerciale qu'il finit par atteindre, en recourant adroitement à une politique de concurrence acharnée.

Soixante ans de conflit armés et l'adoption de lois très contraignantes sur la navigation ont chassé les concurrents des marchés que la Grande-Bretagne voulait monopoliser. Elle prit en mains le trafic d'esclaves entre l'Afrique et les Caraïbes et constitua un empire outre-mer dont la population totale atteignait en 1820 près de 100 millions de personnes.

Les autres puissances européennes furent les perdants de la lutte britannique pour la suprématie. À l'issue des guerres napoléoniennes, les Hollandais avaient perdu tous leurs territoires asiatiques, à l'exception de l'Indonésie. Les Français étaient réduits à une présence symbolique en Asie et ils avaient dû abandonner leurs principales possessions aux Caraïbes. Peu après la guerre, le Brésil prit son indépendance du Portugal. L'Espagne perdit son immense empire colonial en Amérique latine, ne conservant que Cuba, Porto Rico et les Philippines. La Grande-Bretagne récupéra ce que les Hollandais et les Français laissaient en Afrique et en Asie, étendit son contrôle sur l'Inde et instaura une présence commerciale privilégiée en Amérique latine.

Au nombre des perdants, on compte aussi les anciens dirigeants de l'Inde, dont le pouvoir et les revenus furent usurpés en grande partie par les employés de la Compagnie britannique des Indes orientales. Sous leur « règne », de 1757 à 1857, le revenu par habitant de l'Inde chuta, mais les bénéfices britanniques furent conséquents.

Entre 1820 et 1913, le revenu britannique par habitant augmenta plus vite qu'à n'importe quel autre moment de l'histoire — trois fois plus vite que dans la période 1700–1820. La principale raison de cette meilleure performance tient à l'accélération du progrès technique, accompagnée par une croissance rapide du stock de capital physique et par l'amélioration de l'éducation et des compétences de la main-d'œuvre ; mais les évolutions de la politique commerciale ont également joué un rôle important. En 1846, les droits protectionnistes sur les importations agricoles furent supprimés et les lois sur la navigation abolies en 1849. En 1860, toutes les barrières commerciales et douanières avaient été supprimées unilatéralement. A la même époque furent passés des accords réciproques pour une libéralisation des échanges entre la France et les autres pays européens ; ceux-ci intégraient une clause de la nation la plus favorisée, ce qui signifiait que toute libéralisation bilatérale s'appliquait de la même manière à tous les pays.

Le libre-échange fut imposé à l'Inde et aux autres colonies britanniques, ainsi que dans l'empire « officieux » du pays. La Chine, la Perse, la Thaïlande et l'empire ottoman, qui n'étaient pas des colonies, étaient néanmoins obligés par traité de maintenir des tarifs peu élevés, restreignant ainsi leur souveraineté commerciale et offrant à des étrangers des droits extraterritoriaux. Ce système d'impérialisme libre-échangiste favorisa les exportations britanniques, mais il fut moins nuisible aux intérêts des colonies qu'au XVIIIe siècle, époque où la Jamaïque ne pouvait commercer qu'avec la Grande-Bretagne et ses colonies, et la Guadeloupe seulement avec la France.

La politique britannique de libre-échange et la disposition du pays à importer la plupart de ses produits alimentaires ont eu des effets positifs sur l'économie mondiale. Elles favorisèrent le progrès technique et le diffusèrent largement. C'est en Amérique du Nord, dans le cône Sud et en Australasie qu'elles eurent l'effet le plus favorable, car ces régions possédaient d'abondantes ressources naturelles et bénéficiaient de larges entrées de capitaux ; mais il y eut aussi quelques retombées positives en Inde, qui était la partie la plus grande, mais aussi la plus pauvre, de l'empire.

Les innovations en matière de communication ont joué un grand rôle dans le rapprochement des marchés financiers nationaux et dans la simplification des mouvements internationaux de capitaux. Le Royaume-Uni occupait déjà une place importante dans les finances internationales, grâce à la solidité de son système public monétaire et de crédit, à la taille de son marché des capitaux et de la dette publique, et au maintien d'un étalon-or. L'existence même de l'empire avait créé un système de droits de propriété qui semblait être aussi fiable que celui dont bénéficiaient les détenteurs de titres britanniques. Le pays était un pays riche, proche des frontières de la technologie, de sorte que ses rentiers étaient séduits par les investissements étrangers même lorsque la marge bénéficiaire supplémentaire restait modeste.

A partir des années 1870, on enregistra des sorties massives de capitaux britanniques destinés à financer des investissements outre-mer. Le Royaume-Uni orienta la moitié de son épargne vers les pays étrangers. Les investissements français, allemands et hollandais étaient également substantiels.

L'ancien ordre économique libéral vola en éclats avec les deux guerres mondiales et l'effondrement des flux de capitaux, des migrations et des échanges dans les années 30, marquées par le retour à une politique de concurrence acharnée. Entre 1913 et 1950, l'économie mondiale progressa bien plus lentement qu'entre 1870 et 1913, les échanges mondiaux augmentèrent bien moins que le revenu mondial et le degré d'inégalité entre les régions se creusa nettement, le repli étant davantage marqué en Asie.

En 1950, le colonialisme était dans un état avancé de décomposition. A une ou deux exceptions près, dès les années 60, l'empire avait quasiment disparu. L'ordre impérial britannique avait vécu, tout comme celui de la Belgique, de la France, des Pays-Bas et du Japon. A l'Ouest, les États-Unis apparaissaient comme l'unique puissance hégémonique pouvant faire concurrence au bloc soviétique dans les luttes d'influence sur les pays nouvellement indépendants d'Afrique et d'Asie.

L'économie mondiale progressa bien plus vite entre 1950 et 1973 qu'elle ne l'avait fait auparavant ; ce fut une période de prospérité inégalée, un âge d'or. Le PIB mondial par habitant a augmenté d'environ 3 pour cent par an (soit un doublement tous les 25 ans). Le PIB mondial a progressé de près de 5 pour cent par an et les échanges mondiaux de près de 8 pour cent. Ce dynamisme touchait toutes les régions. L'accélération était surtout visible en Europe et en Asie. Il y eut aussi un certain degré de convergence entre régions, même s'il s'agissait surtout d'un resserrement de l'écart entre les États-Unis et les autres pays capitalistes avancés (l'Europe occidentale et le Japon).

Les résultats inhabituellement bons de cet âge d'or peuvent s'expliquer de plusieurs façons. Tout d'abord, les pays capitalistes avancés ont créé une sorte de nouvel ordre économique libéral international, doté de codes de conduite explicites et rationnels et d'institutions de coopération (l'OECE, l'OCDE, le FMI, la Banque mondiale et le GATT) qui n'existaient pas auparavant. Depuis 1948, une grave scission coupait l'Ouest et l'Est, mais elle fut encore accentuée par l'harmonisation des intérêts des pays capitalistes, de sorte que la concurrence sauvage des années d'avant-guerre ne se répéta pas. Les États-Unis fournirent une aide conséquente à l'Europe au moment où elle en avait le plus besoin, introduisant ainsi des procédures de coopération et des politiques commerciales libérales. Jusque dans les années 70, ils servirent aussi de point d'ancrage à la stabilité monétaire internationale. Les relations Nord-Sud passèrent de la tutelle coloniale des années d'avant-guerre à une situation où l'on tentait davantage de stimuler le développement. L'expansion considérable des échanges dans les économies capitalistes avancées imprima une dynamique à l'ensemble de l'économie mondiale.

Le deuxième élément nouveau de cette puissance tient au caractère des politiques intérieures, délibérément consacrées à la promotion de niveaux élevés de demande et d'emploi dans les pays avancés. La croissance était non seulement plus rapide que jamais, mais le cycle conjoncturel disparut quasiment totalement. Les investissements atteignirent des niveaux sans précédent, s'accompagnant d'espairs euphoriques. Jusque dans les années 70, la pression inflationniste était également plus faible que prévu dans ces conditions de boum séculaire.

Le troisième élément de ce cercle vertueux réside dans le potentiel de croissance du côté de l'offre. L'Europe et l'Asie pouvaient encore largement mobiliser des éléments « normaux » de « reprise » par rapport aux années de dépression et de guerre. De plus, et cela a davantage d'importance, le progrès technique aux États-Unis ne cessait de s'accélérer. Ce pays jouait par ailleurs, pendant cet âge d'or, un rôle de diffusion qui était à l'opposé de son attitude entre les deux guerres.

Depuis cette période faste, la face du monde a bien changé. La croissance par habitant a été plus de deux fois moins rapide et les différentes régions ont enregistré des résultats très disparates. En Europe occidentale et au Japon, la croissance par habitant est passée bien en deçà de ses niveaux de l'âge d'or, mais elle est restée bien meilleure que dans les années 1870–1913. Dans les pays de l'Asie « émergente », où vit la moitié de la population mondiale, le succès a été assez exceptionnel. La croissance par habitant y a été plus rapide après 1973 qu'à l'âge d'or, et plus de dix fois plus rapide que sous l'ancien ordre économique libéral.

Si le monde ne se composait que de ces deux groupes de pays, le schéma du développement mondial pourrait être interprété comme une démonstration irréfutable des possibilités de convergence. Parce qu'ils ont réussi à mobiliser et à redistribuer efficacement les ressources, et à améliorer leur capital humain et physique afin d'assimiler et d'adapter les technologies adéquates, les pays de l'Asie émergente se sont rapprochés de façon significative du groupe capitaliste de tête.

Cependant, il existe un autre ensemble de pays (ils sont 168 et abritent un tiers de la population mondiale) dans lequel la dégradation des résultats depuis l'âge d'or est inquiétante. Ainsi, en Afrique, le revenu par habitant n'a pas progressé depuis 25 ans. En Europe de l'Est et dans les pays de l'ex-URSS, le revenu moyen par habitant était en 1998 inférieur des trois-quarts environ à ce qu'il était en 1973. En Amérique latine et dans de nombreux pays asiatiques, la hausse des revenus n'atteint qu'une

fraction du niveau de l'âge d'or. Les économies appartenant à ce groupe hétérogène de pays « chancelants », bien loin de rattraper les autres, se retrouvent complètement à la traîne. La plupart d'entre elles n'ont pas réussi à s'adapter au nouvel ordre économique international, qui a beaucoup évolué depuis l'âge d'or.

Le mode de fonctionnement du nouvel ordre économique d'après-guerre est analysé en détail au chapitre 3. La structure de l'analyse s'appuie sur le tableau 3–5 qui propose une synthèse des résultats comparés des principales régions du monde.

c) L'innovation technologique et institutionnelle

De l'an 1000 à 1820, les progrès de la technologie ont été bien plus lents qu'ils ne l'ont été depuis, mais ils entrent cependant pour beaucoup dans le processus de croissance. Si l'agriculture n'avait pas progressé, la population mondiale n'aurait pu augmenter comme elle l'a fait. Si la technologie maritime et les institutions commerciales n'avaient pas existé, l'ouverture de l'économie mondiale n'aurait pu se faire. Le progrès technique dans des domaines cruciaux dépendait d'améliorations fondamentales de la méthode scientifique, de l'expérimentation, de l'accumulation systématique et de la publication des nouveaux savoirs. De longs siècles d'efforts ont fourni les bases intellectuelles et institutionnelles des progrès bien plus rapides enregistrés au XIXe et au XXe siècles.

Ce processus d'avancée cumulative est parfaitement illustré par l'histoire de la technologie maritime et de la navigation. En l'an 1000, les navires et la navigation européens n'étaient pas meilleurs que ceux de l'empire romain. Les progrès vinrent avec la création en 1104 à Venise d'un chantier naval public, l'Arsenal, pour la construction des galères et l'amélioration de la conception des bâtiments. L'introduction du compas et du sablier pour mesurer le temps en mer a permis de doubler la productivité des navires. Ceux-ci pouvaient naviguer par mauvais temps et faire deux voyages aller-retour par an, au lieu d'un, entre Venise et Alexandrie. Les préparatifs des Portugais pour aller en Inde ont représenté un fantastique projet de recherche qui demanda des années d'expérimentation dans la technologie de la construction navale, l'amélioration des instruments de navigation et des cartes, l'astronomie appliquée, une meilleure connaissance des vents, des courants et des diverses routes possibles. Les Hollandais mirent au point un nouveau type de bateau-usine pour pouvoir traiter en pleine mer leurs prises de harengs. Ils produisirent en masse un bateau cargo peu coûteux (le *fluyt*). Le gouvernement britannique finança et encouragea la recherche en astronomie et en magnétisme terrestre ainsi que la production du premier chronomètre maritime fiable et des premiers guides pratiques pour les marins (*Nautical Almanacs*). L'efficacité du chou mariné et du jus de citron dans la prévention du scorbut fut également démontrée.

A la fin du XVIIIe siècle, les navires pouvaient transporter dix fois plus de marchandises qu'une galère vénitienne du XIVe siècle, avec un équipage moins important. La sécurité des voyages au long cours fut également grandement améliorée. Lors de leur première expédition en Asie, Vasco de Gama et Cabral perdirent la moitié de leur équipage et plus de la moitié de leurs navires. Lors du premier tour du monde, Magellan perdit quant à lui plus de 90 pour cent de son équipage. Deux cent quarante ans plus tard, le tour du monde réussi de Cook avait pratiquement atteint les normes modernes de sécurité maritime.

Jusqu'au XVe siècle, les différents progrès réalisés en Europe dépendaient des transferts de technologie depuis l'Asie et le monde arabe. Entre 1405 et 1453, la supériorité des Chinois dans la construction navale fut largement attestée par sept expéditions vers les « océans de l'Ouest » (tableau 2–11). Les navires chinois étaient bien plus gros que ceux des Portugais, ils tenaient mieux la mer et ils étaient plus confortables, équipés de compartiments étanches, de cabines en plus grand nombre et capables de couvrir de longues distances jusqu'en Afrique. Après cette période, la Chine tourna le dos à l'économie mondiale et sa technologie maritime sombra peu à peu.

A la fin du XVIII^e siècle, la supériorité technologique européenne dans la construction navale et les armements était patente. L'Europe avait également progressé au niveau des institutions. La banque, le crédit, les marchés des changes, la gestion financière et budgétaire, la comptabilité, les assurances et la gestion des entreprises (pratiquée par les compagnies britannique et hollandaise des Indes orientales) étaient bien plus sophistiqués qu'en Asie et tout cela joua un rôle fondamental dans l'ouverture de l'économie mondiale sous l'impulsion de l'Europe.

La diffusion de la technologie au sein de l'Europe occidentale a été relativement rapide et les écarts technologiques entre nations n'étaient pas très marqués, en dépit de la fréquence des conflits. Les liens étaient entretenus par le développement des études humanistes, la création des universités et l'invention de l'imprimerie.

Au XVI^e et au XVII^e siècles, la qualité de la science occidentale a été révolutionnée par les interactions entre savants et scientifiques comme Copernic, Érasme, Bacon, Galilée, Hobbes, Descartes, Petty, Leibniz, Huygens, Halley ou Newton. La plupart d'entre eux entretenaient d'étroites relations avec leurs collègues vivant dans d'autres pays ou bien avaient eux-mêmes vécu à l'étranger quelques années. Ce type de coopération fut institutionnalisé par la création d'académies scientifiques, qui favorisaient les débats et la recherche et publiaient les résultats obtenus. La plupart de ces travaux avaient des applications pratiques immédiates et nombre de ces hommes de premier plan ont été associés à l'orientation des politiques publiques.

La diffusion de ces progrès hors de l'Europe fut assez limitée. Des universitaires jésuites séjournèrent pendant quasiment deux siècles à Pékin, et certains d'entre eux comme Ricci, Schall ou Verbiest avaient noué d'étroits contacts avec les dirigeants du pays ; mais l'élite chinoise n'avait pas de curiosité pour le développement intellectuel et scientifique occidental. Les contacts des Japonais avec le savoir européen furent encore plus limités que ceux des Chinois, mais ils eurent davantage de conséquences. Les Portugais et les jésuites passèrent près d'un siècle au Japon, et l'intérêt du pays pour les navires, les cartes, la navigation et les armes européens fut très marqué. Après l'expulsion des Portugais, le seul contact du Japon avec le savoir européen se fit par l'intermédiaire de scientifiques employés à la Compagnie hollandaise des Indes orientales (comme Kaempfer, Thunberg ou von Siebold). Même si ces contacts étaient limités, ils contribuèrent à détruire le respect des Japonais pour tout ce qui était chinois et à accentuer leur curiosité envers les « choses » de l'Occident (annexe B).

Les employés de la Compagnie des Indes orientales qui « régnèrent » sur l'Inde entre 1757 et 1857 avaient des convictions radicales à la Bentham bien affirmées et brûlaient de modifier les institutions juridiques indiennes et les règles de propriété. Après la mutinerie indienne de 1857 et l'instauration d'un contrôle direct par l'empire, ces ambitions radicales d'occidentalisation furent abandonnées. En Indonésie, où des ambitions du même ordre se firent sentir sous l'administration britannique pendant les guerres napoléoniennes, l'occidentalisation fut abandonnée après la révolte de Diponegoro dans les années 1830.

La seule véritable transmission outre-mer de la technologie et de la science européennes se fit à la fin du XVIII^e siècle en direction des 13 colonies britanniques de l'Amérique du Nord. En 1776, on comptait neuf universités pour 2.5 millions de personnes et l'élite intellectuelle du pays (comme Benjamin Franklin ou Thomas Jefferson) était parfaitement au fait des activités de ses contemporains européens. Dans les colonies espagnoles, au Brésil et aux Caraïbes, la population dépassait les 17 millions de personnes, mais il n'y avait que deux universités (à Mexico et à Guadalajara), spécialisées en droit et en théologie.

Les raisons qui expliquent la croissance accélérée du progrès technique depuis 1820 sont analysées de façon très détaillée dans l'une de mes précédentes études, *L'Économie mondiale, 1820–1992* (1995), surtout au chapitre 2 et aux pages 75-76 ; elles ne sont donc pas traitées de manière approfondie ici. Cependant, il est clair que le progrès technique s'est ralenti. Il a été bien plus rapide entre 1913 et 1973 que depuis lors. Le ralentissement de ces 25 dernières années explique notamment la décélération de la croissance économique mondiale. Les adeptes de la « nouvelle économie » récusent la notion de ralentissement du progrès technique et évoquent des arguments anecdotiques ou micro-économiques pour prouver le contraire. Mais les effets de leur révolution technologique n'apparaissent dans les statistiques macro-économiques que depuis très peu de temps, et je suis bien loin de partager leurs attentes euphoriques⁵.